

Merci. - Non merci!

Jean-Paul Borel

Linguistique appliquée et René Jeanneret sont, pour moi, intimement liés, dès le début. C'est pourquoi j'ai accepté avec plaisir d'écrire quelques pages pour ce numéro spécial de *Tranel*, qui lui rend hommage. Et il m'est agréable de pouvoir préciser, comme préambule, que la collaboration avec lui a toujours été facile, sympathique, enrichissante et efficace - même si parfois nos opinions ne coïncidaient pas. Merci, René, de ton ouverture, de ta disponibilité, de ton écoute, et de ton amitié. Et ne me réponds pas "Non merci", comme le suggère mon titre un peu énigmatique (que l'on comprendra plus loin): c'est un "merci" sincère et qui n'attend aucune réponse.

Les questions qui nous ont occupés, René et moi, se référaient, toutes, sous un angle ou sous un autre, à l'enseignement d'une langue indo-européenne à des étudiants dont la langue maternelle appartenait aussi, en principe, à cette grande famille. Pourtant, déjà à cette époque et dans ce contexte, j'étais passionné et inquiet par les difficultés de la communication, par l'idée que codage et décodage ne coïncident jamais parfaitement et que la réception diffère toujours tant soit peu de l'émission ou, en d'autres termes, que le vécu, qu'a le destinataire, du message reçu, ne colle jamais à celui qu'en avait l'émetteur. Plus tard, j'ai envisagé cette difficulté sous forme de relation problématique entre le niveau formel et le niveau sémantique et avec la prétention, naïve mais dynamisante, de codifier, de formuler de façon réelle et pédagogiquement productive la différence de ces relations, d'une langue à une autre. Qu'on me permette une anecdote, qui illustre la nécessité dans laquelle nous nous trouvions, il y a... une trentaine d'années, de clarifier notre position face à ces deux niveaux. Nous étions en train de corriger, une bonne dizaine de professeurs de français, un examen de classement d'élèves étrangers. Ce n'est qu'au bout d'un temps assez long que l'un d'entre nous a été pris d'un fou rire qui nous a fait suspendre notre travail, jusqu'au moment où il a pu nous expliquer son hilarité. Nous avons en effet tous corrigé au niveau formel la mise au féminin, exigée par l'épreuve de classement, de la phrase: "Le mari de mon oncle est grec". Et tous nous avons admise comme correcte la formule: "La femme de ma tante est grecque". Il a

fallu qu'un élève étranger nous fasse remarquer l'incongruité sémantique de l'expression pour que celle-ci redevienne "parole", signe exprimant son sens.

Depuis cette époque je ne cesse de m'interroger sur la réalité existentielle de la réception d'un discours. Est-il possible qu'un récepteur de langue et de culture françaises, par exemple, perçoive la vérité (vivante, vécue) d'un message émis pas un Espagnol ? Une fois admise, avec tristesse, la réponse négative, se posait la question du degré d'approximation auquel on pouvait prétendre et surtout des moyens - des instruments linguistiques - à offrir à ce récepteur pour lui permettre d'arriver le plus près possible de cette vérité. C'est aussi cela qui m'a aidé à revenir de l'erreur généreuse que nous avons tous commise, plus ou moins, dans l'enthousiasme des méthodes dites nouvelles et directes. Non, une langue seconde ne peut pas et ne doit pas s'apprendre "comme" la langue maternelle. Cette dernière s'acquiert en même temps que la pensée; mot et concept, ou mot et objet sont une seule et même chose dans l'esprit de l'enfant. D'où toute une série de réflexions de la science contemporaine (qui ne fait d'ailleurs que poursuivre des analyses commencées il y a des milliers d'années, chez les premiers penseurs grecs entre autres, et menées parallèlement dans des cultures dites "primitives", comme l'a montré l'ethnologie) sur le pouvoir des mots, sur la force - la magie - du langage. La deuxième langue vient se greffer sur un tout langue/pensée; sa situation est donc radicalement différente et son apprentissage sera *sui generis*, même s'il peut utiliser certains des mécanismes qui sont intervenus dans l'acquisition de la langue/pensée maternelle. Inutile de dessiner une cuiller et une fourchette, au lieu d'en donner la traduction: dans le système de l'élève, l'objet et son nom sont indissolubles.

Ces réflexions strictement linguistiques m'ont amené à découvrir un problème presque identique dans le phénomène littéraire, à l'intérieur d'une seule et même culture. Je m'étais préoccupé, pendant de longues années et suivant en cela l'orientation reçue à l'Université, des fameuses intentions de l'auteur. Il s'agissait de dépister, dans des textes sophistiqués ou apparemment anodins, ce que l'auteur avait voulu dire (au sens fort du terme, incluant le pourquoi de cette volonté) et qui était censé être la vérité dernière du texte - que cette intention, d'ailleurs, soit consciente ou

non, ce qui rendait le problème plus passionnant encore et attribuait au critique un pouvoir quasi divin. Et c'est à une tentative de revoir l'ensemble de la question et d'appréhender tout le trajet d'une idée (qui passe du monde à l'esprit de l'auteur, se transforme en message capté par le lecteur et agit ainsi à son tour dans le monde), que j'ai consacré, en 1981-1982, mon congé sabbatique; j'ai cherché à analyser la réception réelle et dynamique que faisaient des collégiens péruviens de la lecture des oeuvres littéraires de leurs compatriotes contemporains. Et nous avons découvert le grand hiatus qui - souvent - sépare le message que l'auteur a voulu, a cru transmettre, de l'impact qu'il a eu en fait dans l'esprit et dans la vie du lecteur.

C'est au cours de cette enquête que j'ai eu l'occasion et, en un sens, à la fois l'obligation et la chance, de sortir du cadre des langues indo-européennes et des cultures qui leur sont liées. Ceux qui ont eu l'occasion de faire cette expérience savent quel choc elle représente.

Tout d'abord, j'ai tiré de cette confrontation des conclusions sur ma propre situation. En effet, j'ai dû nuancer les affirmations précédentes, et selon lesquelles langue et pensée sont indissolubles. Si nous avons pu considérer comme correcte la traduction: "La femme de ma tante est grecque", c'était parce que, dans notre civilisation occidentale, le discours a une vie à soi, par moments totalement séparée de la pensée, du sens, de la réalité vécue. Il y a une série de mots qui s'emploient pour eux-mêmes, sans référence véritable à une valeur sémantique - du moins à une valeur sémantique généralement reconnue, mais même, souvent, de façon absolue: c'est le mot et le mot seul qui apparaît, parce qu'il "doit" apparaître à un certain moment, dans une certaine circonstance. Liberté, démocratie, neutralité, patrie, égalité ne sont que les exemples les plus spectaculaires; on pourrait en citer des centaines, hélas, et bien des linguistes se sont amusés (?) à démontrer cette vacuité qui frappe, trop souvent, notre langage.

Le danger, de ce point de vue là, est double. D'une part, comme nous venons de le voir, il y a l'existence d'un discours sans contenu, ce qu'on dit parce qu'il faut le dire, mais qui n'a pas de sens réel, qui n'engage personne ni n'engage aucune valeur concrète. Le danger que représentent ces mots vides de sens va plus loin. Le discours cherche souvent à

masquer la vérité, à la déguiser, à la fausser. On connaît le crédit qu'il faut accorder aux phrases qui commencent par la fameuse formule: "Je ne suis pas raciste, MAIS...". D'autre part, ce phénomène est dangereux parce qu'il s'articule avec le caractère culturel de la liaison entre le niveau formel et le niveau sémantique. Même si un dictionnaire français-espagnol ne peut donner de démocratie que l'équivalent unique et apparemment non ambigu de "democracia", et même si la définition du terme, dans un dictionnaire monolingue espagnol ou français, semble coïncider exactement, il est évident que le vécu espagnol et le vécu français seront fort éloignés l'un de l'autre. La démocratie que l'Espagne découvre (ou redécouvre, mais après une longue période d'oubli et de frustration) à la fin des années soixante-dix, présente un dynamisme, une foi, un optimisme - et peut-être une certaine naïveté... - qui n'ont que peu de chose à voir avec la démocratie fatiguée et désabusée de la Cinquième République. J'ai entendu récemment plusieurs exposés, à la radio suisse, sur Madagascar. On y évoquait le nécessaire retour à la "démocratie". Quelle démocratie ? Celle des dictionnaires, bien entendu, avec toute sa rigidité et son ambiguïté. On y évoquait aussi le manque de "conscience politique" de la grande majorité des habitants, qui n'ont d'autre souci que de ne pas mourir de faim. Tant la démocratie ou sa nécessité que cette conscience politique étaient des concepts européens; il était facile de voir leur inefficacité à rendre compte du véritable drame malgache. Il est difficile à un Européen qui n'a jamais eu faim de comprendre que la faim EST une forme de conscience politique, tout aussi noble que nos plus fines réflexions sur le système bicaméral ou la séparation des pouvoirs. Il lui est presque impossible d'admettre que nos notions de démocratie, de justice, de liberté, de conscience politique (je parle des acceptions courantes, tacitement admises, dans lesquelles cette dernière notion suppose une certaine croyance dans le libre jeu des partis et la signification du suffrage universel, dont en réalité beaucoup de nos concitoyens doutent aujourd'hui, consciemment ou non) sont un luxe de privilégiés et ne peuvent intervenir qu'une fois satisfaites les nécessités élémentaires, la sauvegarde de l'existence, comme nous le verrons plus loin à propos de la Chine.

Lors de mon séjour au Pérou, j'ai eu l'occasion d'entrer en contact avec la façon de penser et de vivre des RUNAS, des "serranos", des

"montagnards", comme on a décidé de les appeler pour éviter le terme "indio", à consonance méprisante, et dont nous appelons la langue QUECHWA. J'ai bien vite compris qu'il ne s'agissait pas simplement d'une autre langue, mais bien d'un univers différent (au sens le plus fort du terme) du nôtre. Si Kant a raison lorsqu'il pense que nous projetons sur un "réel" inaccessible des schémas qui permettent de le saisir tant bien que mal en le construisant - et parmi ces schémas, le temps et l'espace, le temps linéaire et irréversible et l'espace à trois dimensions - on peut imaginer que des cultures sans contact avec la nôtre pendant des millénaires, voire pendant des millions d'années, aient utilisé des schémas un peu différents des nôtres. Le temps et l'espace latino-américains (la désignation est trop générale, et ce que je vais dire n'est pas valable de la même façon pour un habitant cultivé d'une grande capitale ou pour un "serrano" hispanophone) ne sont pas, à strictement parler, les nôtres; ils sont plus souples, et ils remplacent l'incroyable et inhumaine précision des horloges à quartz par une exceptionnelle précision vitale. "Acacito no más", par exemple, qui pourrait se traduire, littéralement, par "ici tout près", peut faire allusion à quelques mètres ou à plusieurs kilomètres, lorsque la situation l'exige; et le destinataire n'est pas plus trompé par cette apparente ambiguïté que par les millièmes de millimètres de nos machines de précision (pour rester dans les exemples modestes). De même, "ahora mismo", ou "ahora mismo" ("maintenant même", puisqu'il faut traduire) ouvre une période indéterminée qui peut paraître, à nos yeux européens, démesurée par rapport à l'expression, mais qui sera aussi évidente pour le destinataire appartenant au système que l'est pour nous le centième de seconde de nos courses de ski; plus évidente peut-être, car qui se représente vraiment un centième de seconde ? Bien entendu, l'ethnocentrisme européen donne de ces phénomènes une explication socio-psychologique basée sur notre temps et notre espace (comme si Einstein n'avait pas existé...) et qui suppose chez les Latino-américains un mélange de naïveté et d'hypocrisie, alors que, bien au contraire, c'est leur vision du temps et de l'espace qui est plus existentielle que la nôtre, donc plus "réelle" si l'on en croit... le très occidental Jean-Paul Sartre!

De retour en Suisse, j'ai analysé avec mes étudiants un texte de la

tradition orale équatorienne¹. Nous sommes partis d'une version bilingue runa-simi et espagnol. Voici la traduction approximative du début du premier récit, intitulé "Le Charún Yaya":

Une femme descendait sur les flancs du mont Charún, portant dans ses bras un bébé non baptisé. Alors, le Père Charún est sorti et en sortant il l'a appelée et lui a dit: "Où vas-tu?" Quand le Père Charún l'a appelée, elle lui a répondu: "Je vais à Biblian chercher un peu de maïs". Alors le Père Charún lui a dit: "Bon, je te donnerai du maïs en gage. Viens, petite femme". Alors, il a emmené la femme à l'intérieur.

La première réaction occidentale normale, c'est d'admirer la fraîcheur du récit et la naïveté du conteur, qui croit que les montagnes parlent. Nous sommes bien dans la mythologie, dans ces narrations très simples - voire simplistes - fruits d'une mentalité primitive. Pourtant, nous savons que ces récits mythologiques cherchent souvent à rendre compte de phénomènes naturels - peut-être, ici, une "apparition" dans le brouillard...? - ou socio-culturels. Dans cette dernière optique, on pourrait proposer une interprétation intéressante:

Une femme allait acheter du maïs au village, avec son dernier né dans les bras et, caché sous sa jupe, un peu d'argent obtenu par la vente de la laine de ses moutons. Soudain, elle a vu un petit replat et elle s'est dit que là, elle pourrait très bien cultiver du maïs, au lieu d'aller l'acheter. Et elle est entrée ainsi dans le circuit de la culture. En même temps qu'elle se libérait de la dépendance à l'égard des cultivateurs, elle laissait s'instaurer une autre forme de dépendance, à l'égard de la montagne (de la terre, de la pluie, du soleil).

A partir de cela, nous opposons la version "rationnelle", claire et exacte et faisant appel implicitement à une étude socio-économique, à

¹ *Dioses y diablos*, tradición oral de Cañar Ecuador. Textos quichuas recogidos y traducidos por Rosaleen Howard-Malverde. *Amerindia*, Revue d'ethnolinguistique amérindienne, Numéro spécial 1, A.E.A. (Association d'Ethnolinguistique Amérindienne), Paris, 1981.

celle du texte naïf, magique; nous trouvons la nôtre plus efficace, mais nous reconnaissons la beauté émouvante de l'autre. De plus, nous supposons que les membres de la collectivité dans laquelle ce récit circule non seulement savent le décoder, mais encore aiment évoquer, à travers lui, le sens de leur travail de la terre, ce mélange de liberté et de dépendance que nous venons de voir.

Toutefois, il nous a semblé qu'une troisième correction s'imposait. Cette relation à la terre n'est pas la même dans le texte quechwa que dans la version française, dans la transcription en langage explicite et non symbolique. Le récit original, en personifiant la montagne, exprime le rapport privilégié que les RUNAS ont établi avec la nature. Nous avons appelé "horizontale", de dialogue et d'échange entre partenaires égaux, cette relation à la terre, opposée à la relation "verticale", de domination, qui caractérise la façon dont la civilisation occidentale a mis la nature à son service, l'a domestiquée, l'a domptée. Notre passage du texte original à la lecture "intelligente" que nous en faisons à travers sa version française confirme bien l'adage italien: "Traduttore, traditore". Nous avons projeté nos schémas sur une réalité humaine construite selon d'autres paramètres; nous avons cru l'expliquer, l'enrichir d'une signification jusque là seulement latente, mais en fait nous lui avons ôté sa vérité.

Par ailleurs, on voit que la pensée de ces "primitifs" (j'ai utilisé exprès, plus haut, des termes de cette coloration ethnocentrique, pour préparer la réflexion suivante) coïncide assez bien avec un des aspects les plus modernes de notre conscience politique, pour reprendre une expression déjà commentée. Le rapport horizontal avec l'"autre", avec les autres hommes, avec la nature, est bien ce qui anime le combat des écologistes. C'est effectivement une nouvelle forme de relation avec l'environnement global que les "verts" (je connais les dangers de l'étiquette, mais je crois qu'elle représente la couleur de l'avenir, non seulement en politique au sens strict, mais encore et surtout en science, en technique, en économie) ont cherchée, trouvée ou retrouvée. Et ils partent du regret que cette vision du monde n'ait pas régi notre activité de production et de transformation depuis toujours, ce qui aurait évité les désastres qui nous menacent aujourd'hui. Certes, les RUNAS n'ont pas inventé les sondes interplanétaires ni les bombardiers supersoniques - ni

le scanner d'ailleurs, ou les antibiotiques, qui ont sauvé tant de vies humaines. Mais ils ont découvert des valeurs à côté desquelles notre glorieuse civilisation a passé sans même les soupçonner, et les ont exprimées dans des textes apparemment naïfs et que nous avons cru enrichir en les expliquant selon nos concepts. Ce que nous appelons leur "retard" sur nous, voire leur infériorité, dans certains domaines (une forme de technique), est compensé par leur avance et leur supériorité dans d'autres.

La linguistique appliquée, lorsqu'elle traite des rapports entre notre langue et une langue (donc, une culture) non indo-européenne, devrait chercher bien au-delà de son domaine traditionnel les ponts qui permettent de passer d'un univers sémantique à l'autre, en vue de leur enrichissement réciproque. Il n'y a décidément pas de sémantique universelle, quelque généreuse qu'ait été l'hypothèse de Chomsky. Ou alors il faut la situer, la chercher en deçà ou au-delà des diverses réalités existentielles qui distinguent les uns des autres les grands groupes ethniques. Est-ce possible? Est-ce utile? Peut-être...

Bien des années plus tard, j'ai eu le privilège de refaire une expérience de même genre, encore qu'avec quelques différences importantes. J'ai enseigné le français à l'Université des Chemins de fer de Changsha (République Populaire de Chine) et, pendant un an, j'ai appartenu à l'une de ces fameuses "unités" qui caractérisent le "modèle chinois" de la voie socialiste. Chaque ensemble économique (hôpital, usine, banque, établissement d'enseignement, grand magasin, ministère, etc.) forme en effet un petit monde en soi, qui n'a que quelques ressemblances superficielles avec nos campus universitaires (dans le cas qui nous concerne). Tout le monde - étudiants, concierges, secrétaires, enseignants, jardiniers, chauffeurs, ferblantiers, maçons, médecins, et j'en passe) est profondément lié à l'Unité; il y vit, il en dépend à bien des niveaux, il y trouve ses racines, sa sécurité et celle de sa famille, ses devoirs aussi, bien sûr. Cela ne peut pas ne pas avoir de conséquences sur la vision du monde, sur l'échelle de valeurs, sur la structure de la pensée et de la langue qui l'exprime. Des mots comme liberté, obéissance, sens critique, travail, obligation, fête, pour n'en citer que quelques uns, sont évidemment marqués par cette situation particulière. Il en va de même de notions apparemment moins flexibles, comme manger et boire, chambre,

logement, maladie, argent, thé, eau chaude... Eau chaude? Mais oui: qui dit eau chaude chez nous ne dit rien d'important et imagine les deux robinets installés dans toute salle de bains et dans toute cuisine "normale". Qui dit eau chaude en Chine dit bouteilles thermos, distribution gratuite d'eau bouillante à certaines heures et en certains endroits, calcul des besoins, équilibre entre le désagrément de ressortir de la maison ou celui de n'avoir que de l'eau tiède, toilette du matin à l'eau froide et douches chaudes collectives une ou deux fois par semaine, etc. Immergés dans cette ambiance, seuls Européens une bonne partie de l'année, nous avons vite compris qu'aucun dictionnaire ni aucun traducteur ne nous permettrait de passer vraiment, globalement, de notre univers à celui dans lequel, cependant, nous vivions ma femme et moi. C'est à la fois exaltant et terriblement désécurisant. C'est un apprentissage quotidien, et toujours provisoire - puisqu'apprendre, c'est projeter nos concepts sur une réalité qui en a créé d'autres, et qu'on ne peut assimiler vraiment qu'à la longue, du dedans, depuis la tendre enfance.

Cette expérience du dépaysement total m'a permis de mieux comprendre les difficultés de mes étudiants dans leur apprentissage du français. Les connaissances très élémentaires que j'ai pu acquérir de la langue chinoise m'ont aidé à résoudre quelques problèmes élémentaires, comme celui qui donne son titre à cet article. Dans une classe de débutants absolus, j'avais prudemment introduit, pour de petits exercices de conversation en situation, "s'il vous plaît" et "merci". Dans le premier exercice concret, où je jouais moi-même un des rôles, je dis "merci" à un étudiant et il me répond "non merci". Or, je venais précisément de comprendre qu'au remerciement chinois "xiexie", on répond "buxie", qui correspond à "il n'y a pas de quoi" mais qui, traduit mot à mot, donne bien "non merci". J'étais fier d'avoir compris d'où venait la faute, mais je ne résolvais que le problème de surface; il aurait fallu expliquer (et d'abord savoir...!) quand et pourquoi on remercie ou non, en France (ou en Suisse romande, avec la grande différence que nous connaissons) et en Chine, qu'est-ce que cela exprime réellement, et quand et comment on y répond dans la vie courante. Le vrai problème se situe bien à ce niveau, proprement sémantique: quel rôle jouent un concept et le mot qui lui correspond, dans l'ensemble pensée-vie-langage qui caractérise nos deux univers et les rend si différents l'un de l'autre. Mes étudiants étaient

Chinois; leur univers de référence restait chinois à 95%, même dans leur troisième année d'apprentissage du français. Lorsqu'ils voulaient s'exprimer en français, ils rencontraient d'énormes difficultés: lorsqu'ils y parvenaient (lorsqu'ils avaient la sensation d'y être parvenus) je devais parfois leur demander ce qu'ils avaient voulu dire. Leur phrase semblait grammaticalement correcte, mais soit elle était ambiguë, soit elle signifiait quelque chose qui n'entrait pas dans le contexte, soit simplement je ne la comprenais pas. Et c'est là que commençait ce qu'on peut bien appeler l'aventure du professeur de français dans un pays de langue non indo-européenne: une tentative de dialogue, vécue sincèrement et obstinément par les deux parties, pour trouver quelques uns de ces "ponts" dont je parlais plus haut, et qui fonctionnent avec les deux langues et les deux pensées en même temps. Beaucoup d'exemples resteraient peu clairs pour quelqu'un qui n'a pas fait d'expérience semblable.

Je me rappelle un cas assez significatif. J'avais proposé comme thème de composition "L'homme ne vivra pas de pain seulement" (en me gardant, bien entendu, de citer la fin de la parole biblique ni même l'origine chrétienne de la phrase, notre religion restant d'accès très difficile aux jeunes Chinois). Comme d'habitude, nous avons préparé la rédaction dans une discussion générale, en classe - et les étudiants devaient me remettre leur texte, inspiré ou non de ce premier échange, la semaine suivante. Je faisais l'impossible pour intervenir le moins possible et je ne me souviens pas si je suis responsable du fait que la réflexion a porté, en effet, sur ces "autres choses" dont l'homme a besoin pour vivre. Amour, culture, liberté, démocratie, courage: le débat a été fort animé. D'où ma surprise, la semaine suivante, lorsque je me suis mis à lire les compositions. Tous ou presque insistaient longuement sur... le pain, dont nous n'avions pas parlé! De jeunes Européens se seraient étendus, comme dans la préparation collective, sur les "à-côtés", sur les "vraies valeurs": le pain est assuré! "Du vieux pain n'est jamais dur mais pas de pain, ça, c'est dur" ne s'entend plus qu'en guise de plaisanterie. Mais pour ces jeunes Chinois, dont quelques uns ont connu la faim, et qui tous ont entendu parler de celle de leurs parents et de leurs proches, le pain, la nourriture, ce qui permet de ne pas mourir de faim, reste quelque chose d'essentiel et presque de sacré. Et je sentais aussi l'orgueil de ces jeunes socialistes (souvent très critiques face au socialisme concret dans lequel ils

vivent) qui rappelaient qu'en quarante ans la Chine socialiste avait donné du pain (ou du riz...) à tout le monde, à ces 1.160.000.000 de personnes qui font de leur pays l'Etat le plus peuplé du monde. Il ne s'agit pas d'ouvrir une polémique sur les réussites ou/et les échecs du régime communiste chinois. Ce qui est intéressant, c'est leur réaction, à ces jeunes, et même après une longue et intéressante préparation où le problème du pain avait été tranquillement escamoté, pour évident. Le "concept" pain, en Chine, n'est pas l'équivalent du nôtre, et pas seulement parce qu'il est généralement remplacé par le riz....

J'ai dit "merci" à René Jeanneret, au début de cet article, pour la générosité de sa collaboration. Au fond de moi-même, je dis aussi merci à mes étudiants chinois d'avoir partagé avec nous (ma femme leur donnait des leçons de conversation, et nous nous retrouvions souvent, étudiants et professeurs, en dehors des cours) cette extraordinaire aventure de la communisation entre deux univers différents. Peut-être que l'un d'entre eux me répondrait "non merci". Je ne lui en tiendrais pas rigueur au niveau formel, mais je ne serais pas d'accord avec le contenu sémantique de l'expression. Il y a de quoi les remercier. Ils auraient pu refuser le jeu, ne rien vouloir entendre de cet autre univers sémantique que nous véhiculions, n'accepter de connaître de la France que ses côtés spectaculaires ou directement utilisables. Il n'en a rien été. Le fait national est trop important, dans leur échelle de valeurs, pour qu'on le traite à la légère, même s'agissant d'un autre pays. Ils sont restés Chinois, comme nous sommes restés Européens, et cela est bien. Mais nous (eux et nous...) avons ouvert quelques brèches dans les barrières apparemment insurmontables qui nous séparaient; nous nous sommes enrichis, mutuellement, de certaines valeurs, de certains secrets de l'autre pensée. Pensée qui, dans le cas du chinois, n'est pas seulement inséparable de la langue et de la vie, comme dans toute culture digne de ce nom, mais encore de l'écriture. Mais c'est un autre thème, passionnant lui aussi.

A ce propos, et pour conclure, je prends la liberté de vous signaler un des beaux livres que j'aie lus ces dernières années: **Idéogrammes en Chine**, d'Henry Michaux. C'est le plus bel effort que je connaisse de pénétrer dans l'autre sans le violer, effort qui n'était possible qu'avec toute la sensibilité, l'intelligence et la culture de Michaux - et pour permettre à qui "sait lire" de le faire en sa compagnie. Si je termine sur cette note, c'est que je pense que les sciences humaines, et parmi elles la linguistique, n'ont de sens que si elles servent à rapprocher les peuples, à redécouvrir un véritable humanisme non ethnocentrique, à créer pour le monde de demain une pensée (un ensemble pensée, langue et vie) riche de ce qu'il y a de meilleur sous toutes les latitudes et longitudes, des Andes à la Chine en passant par Neuchâtel.